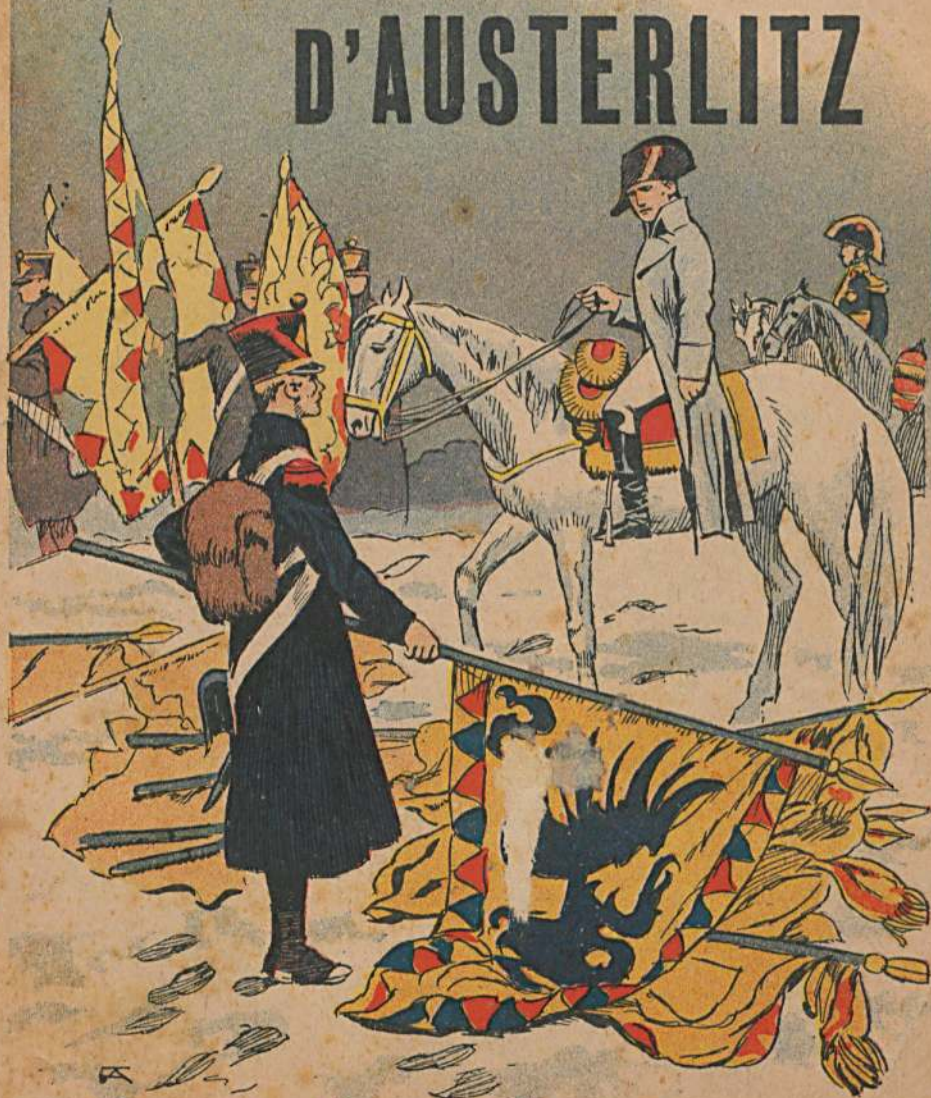


L'HISTOIRE VÉCUE

JEAN CRETEUIL.

L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

LE GRENADIER D'AUSTERLITZ



F. ROUFF. Editeur, PARIS

Le grenadier d'Austerlitz

par Jean CRETEUIL



CHAPITRE PREMIER

LES JAMBES DE LA GRANDE-ARMÉE

— Tout de même, voilà longtemps qu'on marche, Joli-Cœur, ne trouves-tu point?

— Et qu'on se bat, Robert... Il est vrai que cela empêche de prendre froid... En cette saison, ce n'est pas du luxe...

— Sans compter que ce n'est pas fini. On parle d'un sérieux coup de torchon pour demain.

— Oui, avec les Russes encore. Ces géants qui sont à leur affaire dans les frimas, comme des goujons dans la rivière! On va avoir du fil à retordre.

— Enfin, espérons que ce sera la dernière bataille de la campagne.

— Il l'a affirmé aux Généraux de l'Etat-Major, en tous cas.

— Alors, c'est que c'est vrai, punctua avec feu celui qui répondait au surnom de Joli-Cœur.

Son compagnon, moins enthousiaste, esquissa un sourire un peu figé.

— Voire! fit-il en remontant d'un coup d'épaule son sac panaché de neige et ses cartouchières lourdement chargées.

Les deux hommes qui venaient pour la centième fois de se confier leurs impressions, depuis qu'ils étaient en marche à travers les immenses plaines de la Moravie, en cette fin de l'automne de 1805, appartenaient l'un et l'autre au II^e Voltigeurs, ancienne demi-brigade du Maine, levée aux jours sombres de la Révolution Française.

Côte à côte depuis le camp de Boulogne, ils avaient gagné Strasbourg avec le corps de la Garde Impériale, sur des charrettes de paysans tirées par des chevaux de poste. De la grande ville alsacienne, après avoir franchi le Rhin, ils s'étaient enfoncés, aux premiers jours d'octobre, dans le pays de Bade pour traverser le Wurtemberg à marches forcées, se joindre aux corps de troupes commandés par Ney, et prendre leur part des différents combats qui avaient eu pour couronnement la capitulation du Feld-Maréchal Mack, dans Ulm avec toute l'armée autrichienne.

Série de victoires faciles, enivrantes, mais non décisives. On s'était donc remis en route, cette fois pour attendre les Russes, qui se concentrant beaucoup plus à l'Est, le long de l'Oder, allaient tenter d'arriver à Vienne avant les vainqueurs.

Quelques engagements sérieux, au cours de cette nouvelle randonnée dont les jambes de nos soldats allaient encore faire une marche triomphale, devaient procurer aux jeunes recrues comme l'était Robert, l'ami de Joli-Cœur, l'occasion de se distinguer.

Et entre autres, le combat de Dirsntein, véritable surprise, où il fallut, en quelques instants, avec des moyens de fortune, repousser un terrible assaut de Russes.

Puis ce fut l'entrée à Vienne, qui ne résista point grâce à un stratagème des Maréchaux Murat et Lannes. Ensuite d'autres engagements tels que ceux d'Hollabrun, Bregenz, etc., après un court repos dans la capitale conquise.

Mais aujourd'hui, Vienne est loin derrière les hommes de Napoléon. Le péril créé par l'approche des Russes a décidé l'Empereur à se porter rapidement et en force malgré le début de l'hiver, au-devant des troupes d'Alexandre 1^{er}.

Encore une fois il a été demandé aux soldats de France d'accomplir de longues étapes sur les routes glacées, parmi les campagnes désertes, pour arriver enfin, le premier décembre, à proximité de ce fameux plateau de Pratzen, voisin du petit village d'Austerlitz, en Moravie.

Robert et Joli-Cœur, maintenant avec leurs camarades du II^e Voligeurs, sous les ordres du Maréchal Soult, eurent la bonne fortune, — car c'en était une pour des hommes si dévoués à l'Empereur — de voir Napoléon, qui avait quitté la ville de Brunn à l'aube, inspecter les positions d'arrêt de son armée.

A l'opposé de ses Généraux qui manifestaient une certaine inquiétude à la vue des troupes russes leur faisant vis-à-vis et paraissant nombreuses aussi bien qu'avantageusement disposées, l'Empereur montrait un visage empreint d'une sérénité presque réjouie.

Arrivé en face du Plateau de Pratzen, alors entre les deux armées, il se tourna vers son Etat-Major :

— Messieurs, dit-il de sa voix brève mais persuasive, je vous avais annoncé, en venant inspecter les lieux, il y a quelques jours, que ce serait là que nous battrions l'ennemi. L'heure est venue. Demain soir, il n'y aura qu'une armée austro-russe en déroute, et la campagne sera finie.

— Sire, fit alors le Maréchal Lannes qui avait son franc parler avec le Souverain, ne ferez-vous pas occuper cette hauteur ?

— Ce n'est point dans mes intentions. Regardez plutôt... Que voyons-nous ?

Et tel un maître expliquant la carte à ses élèves, il continua :

— Ici, devant notre ligne, le ruisseau de Goldbach qui, prenant sa source à notre gauche près de la route d'Olmütz, va se jeter dans l'étang de Menitz, sur notre droite. Ce ruisseau coule au fond d'une vallée aux abords assez raides, et nous sépare des Russes.

« Je compte placer la gauche de mon armée au pied de ce mamelon surmonté d'une petite chapelle, et que nos hommes ont déjà baptisé le « Santon » ; le centre sers auprès de cette pièce d'eau qu'on nomme mare de Kobelnitz ; enfin, ma droite se trouvera en face des étangs où se jette le ruisseau.

« Les Russes vont certainement profiter de ma position d'attente pour s'installer sur le plateau de Pratzen... c'est tout ce que je désire... »

Robert auquel sa place sur le front de bandière avait permis d'entendre, portées par le vent aigre qui soufflait sur la plaine, ces paroles de l'Empereur, ne put s'empêcher de dire à son ami, ce qu'il pensait de ce plan de bataille.

— Encore une rude journée qui se prépare. Si le Russe s'installe sur la hauteur, il va falloir l'en déloger...

— Eh diable! ce ne sera pas la première fois qu'on nous dira de monter à l'assaut d'une position. Jusqu'à présent nous avons toujours réussi. Alors ?

— Alors tu es un enragé, voilà mon opinion, Joli-Cœur! fit Robert en éclatant de rire. Et j'en arrive à me demander quel métier tu exerceras, le jour où Napoléon n'aura plus envie de faire la guerre à l'Europe ?

Joli-Cœur qui avait sans doute de bons motifs pour ne pas répondre à la question de son camarade, changea de sujet.

— N'empêche, Robert, que nous toucherons des vivres ce soir. Voilà qui est d'importance... Et, avec le pain, la goutte... Double ration, à cause de l'anniversaire..

— L'anniversaire...? de qui? de quoi?

— Eh bien de...

Mais il était dit que le brave garçon ne pourrait ce jour-là s'exprimer qu'à bâtons rompus. Une voix venait de s'élever, des ordres retentissaient d'un corps à l'autre. Il fallait se mettre en marche pour organiser les bivouacs, selon les instructions que l'Empereur, déjà loin, avait données, avant de piquer des deux, suivi de son Etat-Major.

L'endroit assigné à la compagnie dont dépendaient Robert et son inséparable compagnon se trouvait sur une hauteur, un peu en arrière du centre de l'armée, et permettait à l'œil d'embrasser la ligne entière des bivouacs. Au-delà, on distinguait, car le temps était clair, des masses austro-russes qui semblaient opérer de vastes mouvements vers leur gauche. Il n'existait d'autre bâtisse, en ce lieu, qu'une mauvaise grange, dont les services de l'Empereur se saisirent aussitôt pour l'aménager tant bien que mal. On y plaça les tables, le lit de camp de Napoléon, ses cartes, ses bagages. Un feu fut allumé qui sécha les derniers vestiges de la neige tombée la veille. Les officiers, les aides de camp, les fourriers, la Garde enfin s'installèrent autour de ce nouveau palais de fortune. Robert, Joli-Cœur et leur section avaient déjà tiré parti du bout de terrain à eux assigné comme domaine.

Le froid était particulièrement vif, mais cela ne les empêcha point de dresser des sortes de tentes-abris, ouvertes du côté du nord, parce qu'il s'agissait de voir ce qui se passait de ce côté-là.

A la tombée de la nuit, les soldats reçurent des provisions composées de pain, de lard, de pommes de terre en quantité assez abondante. La vivandière passa ensuite, son barillet sur le dos d'un gentil petit âne que le régiment avait baptisé « Macaroni », en raison de sa participation à la dernière campagne d'Italie.

— Or ça, les enfants! cria la joyeuse Marguerite, son bonnet de police alertement posé sur l'oreille, il paraîtrait que vous n'êtes pas

dégoûtés! Double ration de fil en quatre, ce soir! Plaignez-vous donc de votre colonel!

Joli-Cœur qui n'avait pas été des derniers à tendre son gobelet pour réclamer sa bonne part, jeta dans un gros rire :

— Pour faire partir le canon, Margot, il faut de la poudre...

— Oui, et pour te faire charger, il te faut de l'Armagnac, Joli-Cœur!... surtout dans ce patelin où l'air est plutôt « fraîche », nom d'un boulet! J'en ai les lèvres si collées et les mains si gourdes que je ne pourrais seulement pas trinquer avec vous!

Le caporal Socquet, un Parisien de trente-sept ans qui avait fait la campagne de Hollande avec Pichegru et combattu sur la glace pour aider à prendre la flotte batave, éleva sa tasse à la hauteur de l'œil.

— Dans l'armée française, on peut avoir le nez gelé, ma mère Margot, mais jamais froid au cœur! A la nôtre! et à celle de l'*Autre*, pas vrai!

Les gobelets furent choqués en cadence, Robert trinquait comme tout le monde, mais à contre-cœur.

— Eh bien, petit! clama Socquet, serais-tu patraque?

— Moi? Non, caporal.

— Tu n'as pas mauvaise mine... Il ne te manque ni un bouton ni un bout de passepoil. Tu as un manteau neuf, des souliers comme nous n'en avons ni à Lodi ni même à Marengo, où, après avoir marché toute la nuit, et un peu vite, avec Desaix, pour rejoindre le Premier Consul, je te prie de croire que j'arrivai sur le champ de bataille, quasi sur les semelles du Père Adam... Alors de quoi te plains-tu?

Et sans attendre la réponse de Robert, tandis que Margot fouettait son âne pour aller servir les hommes un peu plus loin, le bon Socquet ajouta :

— Si vous m'en croyez, mes camarades, maintenant, que le plein est fait, ainsi qu'on le dit chez ceux de la flotte, nous allons nous reposer. A cause de ce soi-disant froid, cependant, une sentinelle veillera à l'entretien du feu. La relève se fera d'heure en heure... Et le premier qui va s'y mettre...

Après un rapide coup d'œil sur les figures qui l'entouraient, il décida :

— Tiens ce sera toi, Robert... Pour t'apprendre à faire grise mine le jour anniversaire du couronnement de Napoléon I^{er} Empereur des Français!...

CHAPITRE II

VEILLE DE BATAILLE

Demeuré seul, accroupi auprès du foyer, tandis que ses camarades s'étendaient sous les abris, enroulés dans leurs manteaux, le jeune soldat Robert, la tête penchée sur la poitrine, les mains enfouies au fond des poches, enveloppa du regard l'interminable rangée de lumières qui bordait maintenant le ruisseau de Golbach.

De sombres, de curieuses pensées lui venaient à l'esprit. Il ne sen

tait plus le froid qui, malgré le brasier, gelait tout ce qui n'était point dans le voisinage immédiat de la flamme. Une immense pitié pour tous les hommes qui reposaient là sur des lieues entières de pays, sous un ciel ténébreux, parcouru de lourdes nuées, s'était emparée de lui.

— La guerre, songeait-il. Quelle terrible calamité!

Et pourtant, moi qui ai tellement souffert des soubresauts, des révoltes, des colères et de la vengeance souvent injuste des hommes



*La vivandière passa ensuite son barillet sur le dos
d'un gentil petit dne (p. 3).*

de ma race, je suis là, sous les ordres de celui qui est le continuateur le successeur des révolutionnaires bourreaux de ma famille...

Deux larmes, montées malgré lui à ses paupières pour y perler un moment et descendre avec lenteur le long de ses joues où elles se transformèrent vite en deux petits glaçons, firent sursauter le jeune voltigeur.

— Allons, je pleure maintenant! fit-il presque à voix haute, elle est bien bonne, par exemple!

Il allait se mettre debout afin de tourner autour du foyer, pour chasser cette obscure souffrance faite de rancœur, de regrets, de souvenirs, et de colère aussi contre ceux qui avaient, douze ans auparavant, envoyé à l'échafaud son père et sa mère bien-aimés, il se levait déjà, secouant sa torpeur et ses membres ankylosés, lorsqu'une voix sourde autant qu'affectueuse lui fit tourner la tête :

— Je venais vous relever, Monsieur...

— Ah. C'est toi Joli-Cœur! Et pourrais-je savoir ce qui me vaut ce titre que tu me donnes tout d'un coup?

La figure brunie, un peu tannée, pourvue de grosses moustaches

blanchies de givre, et éclairée par deux yeux remplis d'une ineffable douceur du compagnon d'armes de Robert, entra dans la zone lumineuse.

— Je ne dormais pas, je vous ai constamment suivi du regard, monsieur Robert, et je vous ai vu pleurer. Alors, je me suis dit : « Il pense à des choses... enfin à cette terrible époque, à ses parents... à sa triste enfance... C'était bien vrai, n'est-ce pas ? »

— Oui.

Joli-Cœur se rapprocha encore, prit la main de son ami.

— Il faut oublier tous ces vilains souvenirs, Monsieur Robert. Ne vous étonnez pas si je vous nomme ainsi. N'êtes-vous point le fils de mes anciens maîtres, de cette noble et illustre famille de...

L'affligé mit sa main sur la bouche de Joli-Cœur.

— Ne prononce pas ce nom ! La Terreur a voulu qu'il disparût, la Terreur a tué celui qui l'avait toujours porté avec honneur. La Terreur m'a fait orphelin à 13 ans. J'ai été élevé dans un collège comme un enfant assisté ; j'y ai appris qu'il était infâme d'être fils de noble... J'en étais arrivé à oublier mon nom... Alors pourquoi m'en rappeler ?

Une profonde et sincère tristesse envahit les traits de Joli-Cœur. Mais cela dura peu. Il s'efforça de sourire.

— Et moi ? Est-ce que je le porte, mon nom ? s'exclama-t-il... Michon ? Qui m'a jamais appelé Michon dans les rangs, au repos, au combat ? Ah, Monsieur Robert, nous avons traversé une période bien étrange... J'ai lu, alors qu'on avait encore le cœur à lire, dans « l'Ami du Peuple » de feu Marat, que « Les temps anciens étaient révolus, que la société se transformant, il fallait que chacun se sacrifie sur l'autel de la Patrie, fasse don à la Communauté de ses prérogatives, de sa fortune même »...

— J'ai tout donné, mon bon, mon cher camarade, tout. Les miens, mes terres, mes espérances. Oui, je le sais bien, pas de gaieté de cœur, et on ne m'a pas demandé mon avis. Cependant arrivé à l'âge d'homme, au moment où je me suis engagé dans l'armée pour servir la France en péril, il m'aurait été permis de réclamer de l'Empereur qu'il me fît rendre au moins une parcelle de ce qui m'appartenait. Je n'ai pu m'y résoudre...

Un long silence, troublé uniquement par les appels lointains des sentinelles et le grésillement des branches dans les flammes, régna entre les deux hommes, diversement émus.

Et Michon s'appêtait à revenir à la charge pour essayer de remonter le moral de Robert, quand une étrange rumeur monta de la plaine. Réveillant les dormeurs et alertant les hommes de garde.

Surpris, croyant à une attaque, Robert et Joli-cœur voulurent appeler.

Mais leurs bouches demeurèrent muettes, saisis qu'ils étaient par le plus imposant des spectacles, qui venait soudainement de se produire sous leurs yeux.

Sur toute la ligne des bivouacs, les torches s'allumaient, multiples feux, qui, gagnant de proche en proche, ne tardèrent pas à donner au ciel une teinte ardente d'un rouge violacé.

En même temps, des « vivats » poussés par des milliers de poitrines éclataient, si violents que les plus las finirent par se lever pour se rendre compte de ce qui les provoquait.

Le Caporal Socquet prestement rassembla son monde. D'un coup d'œil, il vérifia les tenues, les figures.

— A nous, maintenant! ordonna-t-il.

Tous comprirent. Les uns se précipitèrent vers les tas de bois, pour en tirer des branches qu'ils se mirent en devoir de débarrasser de leurs rameaux, les autres donnèrent aux alentours un aspect engageant.

Ne s'agissait-il pas de recevoir l'Empereur et sa suite en tournée d'inspection et de l'accueillir comme il convenait?

En quelques minutes, tout devint impeccable. Il pouvait arriver.

Cela ne tarda guère, du reste,

Précédé des chasseurs de son escorte, Napoléon, vêtu de sa redingote grise, coiffé de son bicorne noir que la cocarde tricolore ponctuait de clair, apparut, précédant ses Maréchaux : Soult, Bernadotte, Murat, Bessière, Lannes, Davoust.

Un peu plus loin, dans sa suite, on pouvait reconnaître le Prince Joseph, frère de l'Empereur, alors Colonel du 4^e de ligne, le Général Rapp qui devait le lendemain revenir couvert de gloire et de sang — après une charge folle contre les Chevaliers-gardes et les cuirassiers du Grand-Duc Constantin, frère d'Alexandre I^{er}, le Général Morland, dont c'était le dernier jour, l'aide de camp Marbot, foule de héros intrépides et superbes, tous prêts à mourir pour la France et son Souverain.

En face de ces personnages, dont quelques-uns allaient devenir Princes ou Rois, les hommes du 2^e Voltigeurs, encadrés par leurs officiers, s'immobilisèrent l'arme au bras, statues vivantes du respect et du dévouement.

Joli-Cœur, inclina sa torche sur le passage de celui qu'il révérait à l'égal d'un dieu.

L'Empereur s'arrêta en face de lui et fixa le visage mâle et bronzé du soldat :

— Tu as fait l'Egypte, toi?

— Oui, Sire.

— Les Pyramides, Aboukir?

— Oui, Sire, et puis El-Arich, Jaffa, St Jean d'Acre...

— Hum... Après?

— Seconde campagne d'Italie, Armée de Portugal, Armée d'Espagne; Général Leclerc.

— St Domingue?

— Non, Sire, désigné pour le camp de Boulogne...

— Et ici?

— Ulm, Bregenz, Dirnstein, Vienne...

— Et tu n'as pas de galons, avec tout ce bagage?

Joli-Cœur baissa la tête.

— Je... Je ne sais pas écrire...

— Ah! Eh bien il faut apprendre, mon ami... Il faut apprendre...

— Oui, Sire...

Mais déjà le regard profond de l'Empereur se rivait dans les yeux de Robert, qui n'avait pu réprimer un petit sourire à voir le désarroi de son camarade, le sincère regret qu'il éprouvait d'une ignorance, alors si répandue.

— Et toi, tu sais écrire, je pense? prononça le terrible questionneur sur un ton presque bourru.

Puis sans attendre la réponse :

— Comment t'appelles-tu? C'est ta première campagne? oui, n'est-ce pas, je le vois, tu trembles!

Robert, rouge de confusion à son tour, se redressa, ses lèvres s'agitèrent, mais sans pouvoir exhaler la moindre parole. Quand enfin, à la suite, d'un ultime sursaut de volonté, il put articuler quelques mots. Napoléon était déjà loin, salué par les acclamations de la Garde dont les bivouacs étaient voisins de ceux des Voltigeurs

CHAPITRE III

LE REVE PASSE...

Les cris répétés de « Vive l'Empereur », scandés par les différents corps passés en revue, par le « Petit Caporal » durent sérieusement intriguer les austro-russes, au même titre que l'étrange illumination produite par les innombrables torches dont les lumières fumeuses éclairèrent le ciel pendant plus de deux heures.

Cette joie, ces flammes, ce mouvement, ce bruit, car les différentes musiques des régiments français s'étaient jointes à l'allégresse générale, en exécutant les marches les plus brillantes, — résumèrent cette nuit-là, nuit unique dans l'histoire des guerres, — les sentiments d'une armée que la Victoire n'avait encore jamais déçue.

Enfin le calme se rétablit, et les soldats se livrèrent au repos dans l'attente du lendemain triomphal.

Robert, lui, ne s'endormit pas facilement.

— « Tu trembles, tu trembles, » m'a dit l'Empereur... Ah, j'aurais pu lui répondre, comme ce Conventionnel qu'on menait à l'échafaud : « Je tremble, oui, mais de froid... » du froid que j'ai dans l'âme en pensant que mon courage a pu être suspecté, mon amour pour la France mal compris...

Et quand le sommeil vint enfin, pour l'emporter hors du réel, un rêve étrange, précis et douloureux perpétua pour ainsi dire le cours de ses pensées.

Robert se trouva transporté dans un beau et vaste château des bords du Loir, entre Seiches et Durtal, merveille d'architecture du Moyen-Age, au milieu d'un décor de verdure et de fleurs. Dans une des allées du parc, ombragée de tilleuls et de chênes séculaires, un jeune garçon d'une douzaine d'années, joue avec une fillette plus jeune que lui de deux ou trois ans.

Le frère et la sœur sans aucun doute, tant leur ressemblance est frappante. Tous deux charmants, avec d'épaisses boucles blondes, de grands yeux bleus, habillés à ravir et pleins de gaieté, de cette joie de vivre qui n'appartient qu'aux enfants élevés dans les beaux sentiments. Ils babillent, tandis que leurs volants sautent d'une raquette à l'autre.

Auprès d'eux, un grand chien épagneul semble guetter avec intérêt le liège emplumé qu'il serait heureux de happer au passage pour le rapporter triomphalement au préféré de ses jeunes maîtres.

Plus loin, sous une tonnelle de chèvrefeuille et de glycine, une

jeune femme vêtue de la vaste robe à paniers de l'époque, feuillette, mais avec de nombreuses distractions, un livre qu'elle abandonne souvent pour suivre les ébats des petits.

C'est leur mère, cela se devine au sourire qu'elle leur adresse, au baiser que, du bout des doigts, quand ils la prennent pour arbitre d'un léger différend, elle leur envoie à chacun, certaine ainsi, de les mettre d'accord. Mais voilà tout à coup que la scène change, toujours dans le rêve de Robert. L'obscurité est tombée sur le parc et sur le château. Une nuit profonde règne chargée de lourdes nuées orageuses, parsemée d'éclairs fulgurants.

Dans la campagne, autour de la propriété, des incendies se sont allumés, des chants pleins de menaces éclatent, les routes sont sillonnées de paysans armés de faux, de bâtons, de fourches. Ils hurlent, ils frappent le sol de leurs sabots, ils se dirigent tous, bien que venus de points tout à fait opposés, vers le vieux manoir qui, par son silence, sa sombre masse, offre un contraste saisissant avec la foule en délire.

Au loin, les cloches du village de Jarzé sonnent le tocsin, celles de Bourgneuf, le glas.

Et, plus loin encore, venant d'Angers ou de Beaufort, les éclats de la canonnade, se mêlent aux roulements sourds du tonnerre.

Que se passe-t-il donc ?

Hélas, les événements les plus tristes, les plus affreux. Nous sommes en 1793, au sommet de la période révolutionnaire, époque sanglante, où tombent sur l'échafaud les têtes de tous ceux qui ont été déclarés suspects au Comité du Salut Public.

La vision du dormeur change encore. Agité par un douloureux frisson, il voit les sans-culottes faire irruption dans le parc puis dans la demeure de la famille de Brévian, la sienne.

Tel un raz-de-marée dévastant tout sur son passage, les envahisseurs saccagent les salles basses gravissent les escaliers, enfoncent les portes.

Dans une pièce, le marquis, sa femme, ses enfants, Robert et Lucile, sont appréhendés, ligotés par le peuple furieux.

Puis c'est la marche douloureuse vers la prison. Les petits sont cruellement arrachés des bras de leur mère, jetés dans une voiture qui les emporte vers Angers.

La fin du songe de Robert se perdit dans une sorte de vapeur nébuleuse.

En une suite d'images vagues, mais qui tenaient du cauchemar, il vit successivement le procès de ses parents, leur chère silhouette tirée vers l'échafaud, le couperet tomber sur les têtes bien-aimées... Il se réveilla sur cette horrible vision.

Elevé dans un collège, après la mort de ses parents, séparé de sa sœur placée dans une institution par l'ordre du Tribunal révolutionnaire, Robert de Brévian avait vu se dérouler bien des événements jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Bonaparte...

Les victoires retentissantes du Général, celles du Premier Consul impressionnèrent vivement le jeune noble. L'annonce de la conscription de 1803, après la rupture plus ou moins avouée de la paix de Lunéville, le pays proclamé en danger par les journaux, annonçant la formidable coalition de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche, fixèrent sa résolution.

De Brévian avait atteint l'âge d'être soldat.

Plutôt que de se rendre à l'armée de Condé, où il avait un cousin, M. de Cornille, émigré dès le 10 août, Robert s'engagea sous le drapeau tricolore.

Et quand il dû faire ses adieux à sa sœur, c'est avec un contentement très réel qu'il apprit la nomination de celle-ci comme demoiselle-lectrice de la Comtesse d'Houlvines, dont le mari occupait une charge importante à St-Cloud, résidence du Premier Consul.

Deux mois plus tard, au camp de Boulogne, il retrouvait parmi les anciens du 2^e Voltigeurs, le régiment où il avait été incorporé, le fils du jardinier de sa famille, Eugène Michon, dit Joli-Cœur, un brave entre les braves.

CHAPITRE IV

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ

Le réveil des troupes eut lieu ce matin du 2 décembre 1805, une heure avant l'aube.

Tandis que les hommes se hâtaient de vérifier leurs armes et leur fournement sous le contrôle des officiers, de rapides dialogues s'échangèrent :

— Et j'ai idée que ce ne sera pas de la plaisanterie.

— On va en découdre, camarade!

— Vivement, qu'on en finisse une bonne fois.

— Et qu'on retrouve son foyer et ses vieux!

Joli-Cœur, lui, semblait préoccupé

Il prit Robert à part :

— J'espère que le sommeil vous a porté conseil, murmura-t-il...

Puis, comme de Brévian l'interrogeait du regard :

— On se bat mal quand on ne croit ni dans ses chefs, ni dans la cause que l'on défend. Je l'ai entendu dire bien des fois...

Vexé un peu, le jeune homme eut un geste vague :

— Est-ce ma faute si je ne puis aimer de la même façon que toi celui qui nous commande? Il me faudra beaucoup d'énergie pour ne pas le confondre avec les meurtriers de ma famille. Et aussi bien de la persévérance. Mais cela ne m'empêche pas de l'admirer de toutes mes forces.

— Il y a donc tant de différence entre l'admiration et l'estime? fit Joli-Cœur qui ne pouvait comprendre, car il avait l'âme fruste.

Une sonnerie de trompette empêcha Robert de donner de plus amples explications à son ancien.

A ce signal, les rangs se formèrent dans une ombre grisâtre, que les feux mourants des bivouacs ne parvenaient à percer qu'avec peine.

Puis le canon tonna presque aussitôt.

La bataille commençait.

Napoléon avait laissé aux Russes la possibilité d'occuper le plateau de Pratzen situé juste en face de son centre et il n'avait placé à



Robert, aussitôt qu'il eut lâché son coup de fusil, fonça, en avant la baïonnette pointée... (p. 15).

sa droite, du côté des lacs et des marécages de Menitz qu'un faible rideau de troupes.

Ce dernier piège tendu aux ennemis avait pour but de leur permettre l'occupation facile du village de Telnitz ils pourraient ensuite franchir le ruisseau de Golbach, et, tentés par les circonstances, ils s'efforceraient probablement de conquérir le bourg de Gross-Raigern pour occuper la route de Brunn à Vienne et couper ainsi tous les moyens de retraite à l'armée française. Les Austro-Russes agirent en effet comme l'avait prévu — on pourrait dire : — comme l'avait voulu, Napoléon.

Dégarnissant le reste de leur ligne (ce que Robert avait remarqué la veille avant la tombée de la nuit) ils entassèrent littéralement tout ce qu'ils purent réunir de forces dans le bas-fond de Telnitz ainsi que dans les défilés boueux avoisinant les étangs de Salschan et de Menitz.

Et, pour opérer une diversion, ils se préparèrent à attaquer vigoureusement les troupes de l'Empereur à l'opposé, c'est-à-dire vers le

Santon, ce monticule surmonté d'une chapelle et qui se trouvait à la gauche de notre armée.

Les Russes pensaient que, si Napoléon obligé de reculer en rampant sa gauche sur son centre, et celui-ci sur les étangs où se trouvait la bonne moitié de l'armée austro-russe, effectuait seulement une partie de cette opération de retraite, il se trouverait pris comme entre les deux mâchoires d'une tenaille, et obligé de se rendre.

Ce fut exactement le contraire qui se produisit.

Robert, que son poste à proximité du quartier général favorisait, car il lui permettait de voir les allées et venues des Grands Chefs pour prendre les ordres, devina que l'Empereur avait réservé jusqu'à la dernière minute la divulgation de son véritable plan de bataille, bien que les positions eussent été arrêtées dès la veille, les traquenards tendus, les troupes amenées à pied-d'œuvre.

Soixante-cinq mille français contre quatre-vingt-douze mille Austro-Russes, telles étaient les forces en présence.

Pour triompher dans de si désavantageuses proportions, il fallait du génie.

L'Empereur à l'apogée du sien, montra de quoi il était capable.

Tout d'abord, de Brévian avec ses compagnons dans l'expectative, l'arme aux pieds, tandis que le canon retentissait à grand fracas, du côté de la route d'Olmütz, vit avec le lever du jour, arriver à toute allure les Maréchaux, chefs d'armée.

Napoléon, sur son cheval blanc, lunette en mains, aussi calme que s'il avait passé en revue sa garnison de Paris, au Carroussel, les accueillit d'un geste affectueux de la tête.

Puis il parla, tandis que les aides de camp notaient au vol les mots qui allaient décider de la victoire.

— Et maintenant, messieurs, allez, fit l'Empereur, quand il eut fini. J'observe votre marche en avant vous pouvez compter sur moi, comme je compte sur votre vaillance.

Ce fut tout.

Les Grands Chefs repartirent au triple galop vers leurs postes respectifs, et peu après on put voir du mamelon, les premiers rangs du corps de Lannes aux prises avec les lourdes masses de l'ennemi.

Le « Santon » en quelques minutes devint le point de mire de tout ce qui ne combattait pas encore.

Environnée de fumée, cette hauteur que les Russes voulaient conquérir à tout prix, et que le Maréchal préféré de Napoléon défendait avec un courage farouche passa de mains en mains pour être définitivement enlevée par les nôtres. Bien mieux, ce succès ayant électrisé ses troupes, Lannes les porta en avant, avec une telle vigueur que l'ennemi dut reculer, abandonner la route d'Olmütz, puis le village de Blagowitz, au delà duquel le terrain devenait favorable à la cavalerie, ce qui permit à Murat d'exécuter plusieurs charges brillantes. A la dernière, les Russes en pleine déroute furent menés, l'épée dans les reins, jusqu'à Austerlitz, à plus d'une lieue en arrière.

Pendant que notre gauche remportait ce succès, le centre formé par les troupes des Maréchaux Soult et Bernadotte, placé par Napoléon au fond du ravin de Goldbach, où il était caché aux yeux des Russes par un épais brouillard, s'élançait à la conquête du plateau de Platzen.

Ce fut vers neuf heures du matin, au moment où la lutte à cet

endroit prenait toute son ampleur, que le soleil apparut soudain, balayant la brume.

Le soleil d'Austerlitz éclaira une des plus sanglantes batailles de l'Histoire, mais sans contredit la plus glorieuse.

Robert de Brévian, dont la plupart des ancêtres avaient été des soldats, pris tout entier par le formidable attrait du drame qui se déroulait sous ses yeux, brûlait maintenant du désir de s'élancer à son tour dans la fournaise, sans plus songer à la rancune née de ses souvenirs.

Joli-Cœur, lisant sur le visage de son camarade les sentiments qui l'animaient, lui dit :

— Nous ne perdrons rien pour attendre... vous verrez...

A ce moment, le Maréchal Soult qui venait d'enlever le plateau et le village de Pratzen, clef du champ de bataille se trouvait contre attaqué avec violence par les réserves russes. Un bataillon du 4^e de ligne dont le Prince Joseph Bonaparte était le Colonel, mal soutenu, « en l'air » selon le style d'Etat Major, recevant la charge des Chevaliers-Gardes était complètement enfoncé. Il perdait même son drapeau dans la bagarre...

Voyant de nombreuses lignes de cavalerie russe accourir au galop de charge pour appuyer le succès momentané des Chevaliers-Gardes, Napoléon fit appel à ce qu'il avait sous la main pour venir au secours de son Maréchal en difficulté : les mamelucks, les chasseurs à cheval et les grenadiers à cheval de sa Garde, conduits par le Maréchal Bessières et le Général Rapp, un excellent entraîneur.

Le choc des deux cavaleries fut terrible et bref.

Les escadrons russes rejetés, dispersés, avec une perte immense, durent laisser aux nôtres des étendards et de nombreux prisonniers parmi lesquels le Prince Relphine, commandant des Chevaliers-Gardes.

Il s'était, pourtant, défendu valeureusement, le pauvre prince. Entouré de toute la brillante jeunesse de l'aristocratie russe, son sabre avait fait des prodiges, ses compagnons étaient tombés un à un autour de lui sans rompre d'un fer. Mais les Grenadiers à cheval connaissaient mieux que ces fils de famille le maniement de la latte.

Cependant, les réserves de l'ennemi n'étaient pas épuisées. La grosse infanterie d'Alexandre, ses régiments d'élite s'ébranlèrent à leur tour, afin de réparer le désastre.

L'Empereur y répondit, en dirigeant sur Pratzen le 2^e Voltigeurs, deux bataillons de sa Garde à pied et les éléments du corps de Lannes, rendus disponibles par la Victoire complète de notre gauche.

Robert marcha résolument à l'ennemi, flanqué de Joli-Cœur, aussi tranquille à cet instant qu'il l'était quelques minutes plus tôt, l'arme au pied, et admirant de sa place élevée le panorama de la bataille.

Les deux hommes étaient au premier rang d'une double ligne de Voltigeurs, devant laquelle les officiers marchaient le sabre à la main...

Socquet, lui, au milieu de son escouade, savourait, avec délices, une belle carotte de tabac de Virginie qu'il s'était furtivement glissée sous la joue droite, en partant du pied le plus allègre.

— Quand ce sera le moment de tirer, annonça-t-il, en riant, je

ferai passer ma chique de droite à gauche à seule fin de pouvoir épauler, la joue contre la crosse... Quand vous verrez le changement de fluxion, déchirez la cartouche!...

Mais le terrain labouré par les boulets, humide de sang, et à certains endroits parsemé de cadavres et de blessés devenait de plus en plus difficile. Passé le ruisseau, gelé sur la quasi-totalité de son parcours, les pentes abruptes du plateau se dressèrent en face des arri-
vants.

La ligne dont faisait partie Robert se désagrégea, comme brisée en mille morceaux.

— Ah ma foi, cria Joli-Cœur, après avoir mesuré l'obstacle en connaisseur, ici c'est à chacun sa chance. Cramponne-toi si tu peux!...

— Si encore on nous avait taillé des « escayers » dans la paroi, fit Socquet, qui malgré son âge grimpaît avec l'agilité d'un singe, trouvant même le moyen de hisser un retardataire, ou de rattraper le maladroit au pied mal assuré.

De Brévian, son fusil pendu au cou par la bretelle, n'avait pas acquis assez de stoïcisme pour allier la plaisanterie à l'effort. Il agissait avec la seule préoccupation de ne pas demeurer en arrière, mais sans hâte excessive, dans la crainte de lâcher pied, de glisser, de perdre du terrain à la suite d'un mouvement trop brusque.

Enfin, l'on parvint à l'arête du plateau.

À la vue de ces troupes fraîches, le Maréchal Soult, qui n'attendait que les réserves pour tenter une nouvelle attaque, se porta vivement au devant d'elles.

Soult était de caractère réfléchi, et, s'il fut un des meilleurs lieutenants de l'Empereur, il le dut à sa ténacité, à sa raison, à sa froideur, et surtout à la conscience qu'il mettait dans l'accomplissement de toute chose.

Napoléon disait de lui :

— Il manque parfois d'idées personnelles, mais il n'a jamais mal compris celles des autres. C'est un très bon exécutant.

Or, ce jour-là, le Maréchal avait reçu la mission d'enfoncer le centre Russe.

Tandis qu'il donnait des ordres aux Colonels des troupes fraîches, l'arrivée d'un petit groupe de cavaliers débouchant de la partie du plateau s'étendant en pente douce jusqu'à la route d'Olmütz, qui venait d'être en totalité dégagée, attira l'attention de tous.

C'était l'Empereur.

Il venait de sa personne commander de près aux hommes et aux évènements.

Les boulets russes et autrichiens arrivaient encore sur le plateau par rafales, espacées il est vrai, mais cependant fort meurtrières; aussi l'enthousiasme s'empara-t-il des soldats à la vue de celui qui s'exposait ainsi avec le plus tranquille des courages.

CHAPITRE V

LES TROPHÉES

Napoléon se garda de critiquer les dispositions de Soult. Il le laissa développer l'attaque sous ses yeux, sans mot dire. Au vrai, il aurait eu mauvaise grâce à ne pas reconnaître sa pensée dans les ordres que le Maréchal donnait, un peu ému par l'auguste présence. Il disposait d'ailleurs d'éléments remarquables, et, la charge partit, enlevée par les tambours et les trompettes qui lançaient sous l'astre radieux le fameux air :

On va leur percer le flanc,
Lande ralidan,
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire...

Cette fois le triomphe fut total.

Les Russes, n'attendant pas le choc; dès la première salve, ils se débandèrent pour se reformer assez péniblement à quelques centaines de pas plus loin.

Robert, aussitôt qu'il eut lâché son coup de fusil, fonça en avant, la baïonnette pointée. Il allait seul, sans se préoccuper de ses camarades, sautant par-dessus les fossés ou les corps étendus, cherchant parfois l'abri d'un tronc d'arbre ou d'un rocher, lorsque, des rangs ennemis en désordre, une poussée furtive se dessinait.

Bientôt son avance fut telle qu'il s'étonna de ne plus entendre derrière lui les pas précipités, les souffles haletants, les exclamations des autres, et aussi leurs cris de douleur hélas!

Il tourna la tête, puis, anxieux à l'idée d'un retour offensif de l'adversaire, il se demanda s'il devait attendre l'arrivée de quelques compagnons ou simplement se replier, afin de regagner sa place dans le rang.

Trois ou quatre secondes tout au plus lui furent nécessaires pour prendre un parti.

Mais, sans s'en rendre un compte exact il s'était immobilisé, et, seul ainsi entre les deux lignes, il offrait une excellente cible à un parti de Russes bien dissimulés à cent pas de là.

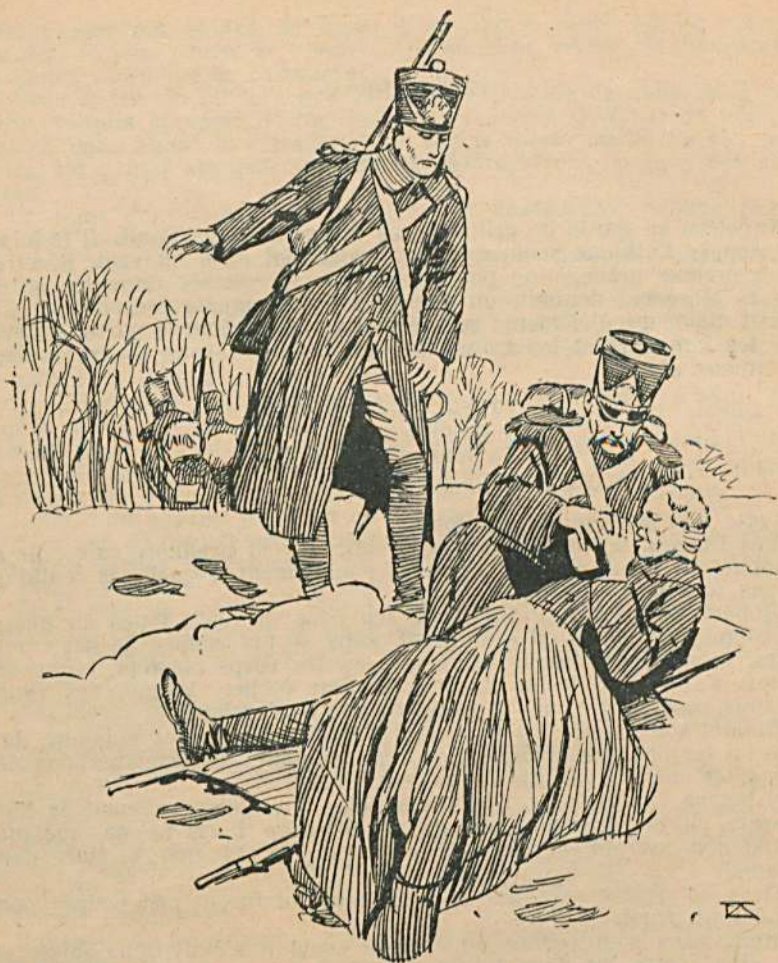
Une soudaine rafale de projectiles le rappela à la réalité.

— Pristi, murmura-t-il en s'aplatissant sur le sol, il ne reste plus qu'à prendre patience et sans bouger encore, sinon...

Les autres voltigeurs n'avaient pourtant pas flané en route. Seulement, moins téméraires que le jeune exalté, ils avaient pris le temps de recharger leurs armes avant de s'élancer à nouveau sur l'ennemi.

Joli-Cœur fut un des premiers à rejoindre Robert, son visage reflétait une vive inquiétude qui se dissipa instantanément lorsqu'il vit son protégé se remettre debout d'un bond.

— Je vous ai cru blessé, souilla-t-il. Crénom d'une caronade! Vous pouvez dire que vous m'avez causé une fameuse peur!



L'excellent garçon agenouillé devant un brancard fait de fusils et de lances, prodiguait ses soins à un blessé (p. 19).

Et tandis que Robert expliquait brièvement ce qui s'était passé :

— Nous reparlerons de ça... Vite, prenez mon fusil! et donnez-moi le vôtre!...

— Pourquoi?

— Prenez-le donc, mille bombes... Ah! ces jeunes gens! Comment vous défendrez-vous contre les cavaliers, dans un instant, si vous n'avez qu'une arme déchargée pour les accueillir?

L'œil exercé de l'ancien avait en effet découvert ce que masquait le rideau des fantassins ennemis.

Deux régiments de lanciers, ultime ressource du Général Koutou-zoff, s'apprêtaient à fondre sur les assaillants.

Pour Joli-Cœur, déchirer la cartouche, charger en douze temps et veiller au grain sans arrêter sa course, n'était qu'un jeu. Il fut prêt à recevoir la charge avec les autres; sa balle désarçonna un Capitaine qui se faisait remarquer par une splendide tenue verte bordée de fourrures.

Les Cavaliers russes n'arrivèrent pas à mi-chemin du but qu'ils se proposaient. Le tir des Voltigeurs avait été dans son ensemble d'une telle précision que près du quart de l'effectif ennemi avait mordu la poussière.

Les autres, enlevant leurs montures firent demi-tour, afin d'aller derrière l'infanterie se reformer tant bien que mal.

A cette vue le caporal Socquet ne put s'empêcher de manifester une joie bruyante et de s'écrier :

— En avant les enfants! Nous les tenons!

Dix minutes plus tard, l'Empereur, certain du résultat, quittait le plateau de Pratzen, pour se porter vers les étangs où la lutte faisait rage...

Cependant un événement imprévu allait empêcher Napoléon de poursuivre sa route.

En effet, à mi-chemin, il fut subitement arrêté par Duroc qui venait à sa rencontre pour lui annoncer que plusieurs officiers et soldats se trouvaient au Quartier Général porteurs de nombreux drapeaux enlevés à l'ennemi.

Il convenait que le Souverain reçût ces trophées glorieux, d'autant plus qu'avec les étendards on avait amené un prisonnier de marque : le Général Prince Rephine, Commandant des Chevaliers-gardes.

— Qu'il en soit donc ainsi, acquiesça Napoléon, je féliciterai ces braves comme ils le méritent.

Sur la hauteur, près de la grange où il avait passé la nuit, tout un groupe d'hommes, cavaliers, fantassins, artilleurs même, attendaient l'Empereur afin de jeter à ses pieds les dépouilles conquises. Et parmi eux un Voltigeur, au front soucieux, à l'attitude presque embarrassée qui n'était autre que Robert de Brévian.

Ah! certes, il se serait volontiers soustrait à cet honneur que lui valait son courage, son héroïsme.

— Me présenter devant lui, non, jamais, avait-il dit à Joli-Cœur, au moment où, sur l'ordre de son capitaine, il dut prendre le chemin du Quartier Général.

— Mais il le faut, répliqua l'ancien. Comment? tu as, au péril de ta vie, enlevé un étendard, tu dois en recevoir la juste récompense.

— Je n'en désire aucune, et si tu veux me faire un réel plaisir ami, tu prendras ce drapeau et tu iras à ma place le porter à qui de droit.

Une bombe serait tombée à six pouces de Joli-Cœur qu'il n'aurait pas éprouvé semblable ahurissement. Après être demeuré deux bonnes minutes sans voix, il put enfin exhaler son indignation.

— Moi! s'écria-t-il, moi, profiter de la gloire d'un ami, et surtout de la vôtre, Robert!... Mais je n'oserais plus me regarder dans un miroir après un tour pareil. Avez-vous pensé vraiment que je pourrais accepter un tel marché?

Il y avait tant de reproches dans ces dernières paroles que de Brévian sentit toute l'étendue de sa faute.



— Pardonne-moi, fit-il en tendant ses deux mains au pauvre Michon. Oui, tu es dans le vrai... C'est sans le vouloir que je t'ai blessé, crois-le bien...

Et, à la suite de cette brève conversation, Robert, résolu à racheter ses torts vis-à-vis de Joli-Cœur, avait consenti au sacrifice tant redouté.

Il se joignit au cortège des porteurs de trophée, et son tour venu, sans mot dire, il jeta le sien aux pieds de l'Empereur. Mais il ne devait pas en être quitte à si bon compte.

Déjà, il avait fait trois pas en arrière et se préparait à pousser un soupir de soulagement, lorsque la voix autoritaire de Napoléon le cloua sur place.

— Voltigeur!

— Sire ? fit Robert en portant la main à son shako.

— Avancez.

De Brévian obéit.

— Vous me paraissez singulièrement modeste. Comment vous appelez-vous ?

— Robert, Sire.

— Ce n'est pas un nom de famille, ça ?

— En effet, Sire...

— Alors, l'autre ?

De Brévian, que les cent paires d'yeux de la suite impériale fixés sur lui ne semblaient pas intimider davantage que dix régiments ennemis, garda le silence.

— Eh bien, j'attends! reprit l'Empereur d'un ton sec.

Au loin la canonnade s'enfla tout à coup et elle parut aux assistants moins redoutable que l'impatience du Maître en face de ce soldat muet. Enfin, Napoléon qui avait froncé les sourcils, se tourna vers un de ses aides de camp et échangea quelques mots à voix basse avec lui :

— Hier soir..., en effet, Sire, murmura l'officier...

— Parbleu, j'ai bonne mémoire.

Et tout haut mais avec une douceur soudaine qui étonna la plupart des assistants :

— Ainsi donc, cachottier, tu ne veux pas répondre... Soit!... Conserve ton secret... Je le devine en partie, mais je ne juge pas les hommes sur leur passé. Pour moi, seuls les faits présents ont de la valeur. Au surplus je te dois une récompense. Puisque je ne peux donner ni la Croix ni un galon à un homme qui *n'a pas de nom de famille*, je te prends dans ma garde. Ce soir, tu te présenteras au Général Bertrand, sous l'uniforme du 2^e Grenadiers... Ton colonel sera averti par la voix de l'ordre...

CHAPITRE VI

LE CARNAGE

La bataille cependant continuait avec fureur.

Pendant que les Maréchaux Lannes, Soult, Murat et la Garde Impériale battaient au delà du village d'Austerlitz, la gauche des ennemis donnant dans le piège que Napoléon leur avait tendu, en faisant mine de se désintéresser de la région des lacs, se jeta en avant, franchit le Goldbach et s'apprêtait à occuper la route de Vienne. Mais c'était mal connaître le génie de l'empereur des Français que de le supposer capable de laisser sans défense une route assurant non seulement sa liaison avec l'arrière, c'est-à-dire la France, mais aussi sa retraite en cas d'insuccès.

Napoléon avait dissimulé soigneusement dans le bourg de Gros-Raigern et aux alentours, les divisions de Davoust.

Aussi, quand le moment fut propice, le Maréchal fondit sur les Austro-Russes dont les masses se trouvaient reserrées dans d'étroits passages entre les étangs, le village de Ménitz et le ruisseau.

L'Empereur qui avait vu Telnitz tomber dans la main du II^e Voltigeurs, ce qui jetait une pointe dans la gauche russe et sur ses derrières, fit aussitôt pousser cette attaque à fond.

Dès lors, les troupes ennemies entassées sur des chaussées étroites, se trouvant placées entre deux feux, furent prises d'une panique effroyable.

Les rangs se rompirent, hommes et chevaux affolés cherchèrent le salut dans la fuite.

Nombre de soldats se jetèrent à corps perdu dans les marais pour échapper à la fusillade; d'autres, chargés par nos cavaliers, se précipitèrent dans le ruisseau de Goldbach, dont la légère croûte gelée avait fondu sous le soleil.

Mais le plus gros des troupes russes s'était engagé sur la glace des étangs. Elle était fort épaisse en raison de la stagnation de l'eau de ces petits lacs, et déjà plus de six mille hommes, ayant conservé un peu d'ordre étaient parvenus au milieu du Satschan, lorsque Napoléon fit appeler l'artillerie de sa Garde et commanda de tirer à boulets sur la glace. Celle-ci, bientôt trouée sur une infinité de points, fit entendre un horrible craquement. Et des milliers de malheureux, avec leurs chevaux, leurs caissons, leurs voitures disparurent dans le gouffre...

Guidés par le tumulte montant de cette partie du champ de bataille. Robert de Brévian troublé plus qu'il ne l'aurait voulu paraître à la suite des ordres si inattendus de l'Empereur, parvint à rejoindre son régiment et à retrouver son fidèle Joli-Cœur.

L'excellent garçon agenouillé devant un brancard fait de fusils et de lances sommairement joints et recouverts d'un manteau de cosaque prodiguait ses soins à un blessé.

— Notre ami Socquet, annonça-t-il en voyant paraître le jeune homme.

Celui-ci s'approcha vivement alarmé et surpris.

La figure du Caporal disait assez combien sa blessure était grave — Ah! c'est toi, petit, murmura-t-il en voyant le visage du « bleu » se rapprocher du sien... J'ai mon compte, vois-tu... Mais ça ne fait rien. Partir un jour comme aujourd'hui, on le peut et sans regrets.

Il avait refermé les yeux, comme pour mieux savourer ses paroles — La belle victoire, petit! poursuivit-il... Quelle ratatouille de Russes et d'Autrichiens! Depuis Zurich, je n'avais rien vu de pareil.

— Socquet, mon ami, repose-toi, fit Joli-Cœur avec affection... Tu vas déplacer ton pansement... Nom d'une carabine! Si tu veux arriver à l'ambulance avant d'avaler ta chique, il faut te tenir tranquille.

Socquet rouvrit les yeux pour fixer celui qui parlait encore d'espérance.

— Ma chique! Elle descend, elle sera bientôt digérée, Joli-Cœur, murmura-t-il en retombant sur sa couche improvisée. Une balle a bout portant en plein coffre, vois-tu, ça ne pardonne guère.

Ses doigts, dans un geste instinctif, s'accrochèrent à la couverture qu'on avait jetée sur lui.

— Allez, mes enfants, balbutia-t-il encore, c'est beau de partir un soir de victoire...

Et il ajouta dans un dernier souffle :

— De mourir pour l'Em... pe... reur!...

La tête du Caporal se renversa et sa prunelle devint fixe. Joli-Cœur ramena la couverture sur son visage, puis il salua.

Robert contenait avec peine les sanglots qui lui montaient à la gorge.

— Une belle mort, grommela un des assistants...

Dans le lointain, la défaite des Russes sur les lacs s'achevait. Le crépuscule très court à cette époque de l'année jeta son manteau grisaille sur les combattants.

Chacun avait fait son devoir. Si les adversaires de Napoléon n'avaient maintenant plus que la ressource de fuir, ils pouvaient, comme le reconnut le vainqueur lui-même, être fiers de leur courage et de leur ténacité.

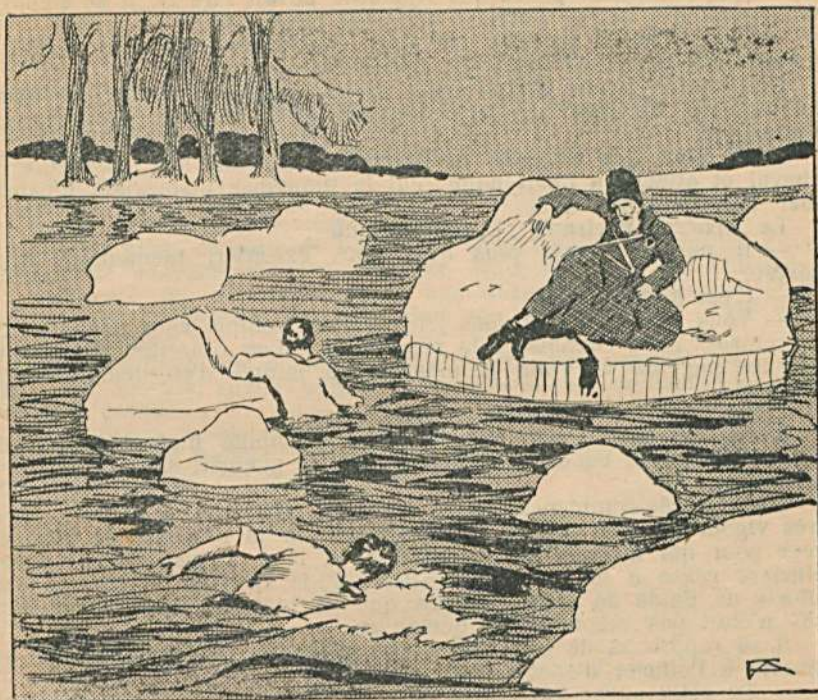


Après avoir donné des ordres formels pour que les soins les plus attentifs fussent donnés aux blessés aussi bien ennemis que français. Napoléon lança Murat et ses cavaliers sur toutes les routes, à la poursuite des restes de l'armée austro-russe.

Son quartier-général avait été installé à la maison de poste de Posoritz sur la route d'Olmütz. Ce fut là que Robert de Brévian, après avoir fait ses adieux à ses amis du II^e Voltigeurs se présenta au Colonel du 2^e Grenadiers de la Garde, pour prendre rang dans cette unité d'élite.

Trouver un uniforme à la nouvelle recrue ne demanda pas longtemps. En effet, si les pertes de l'ennemi se montaient à quatorze mille morts ou blessés, et dix-huit mille prisonniers, nous avions de notre côté environ huit mille combattants hors de cause.

Et la Garde avait donné vigoureusement aux alentours de Pratzen. Il ne fut pas difficile de découvrir pour Robert une tenue parmi celles que les morts rendaient disponibles.



Robert se mit à nager avec vigueur (p. 22).

Le jeune homme ne devait pas dormir beaucoup dans la nuit qui suivit la victoire d'Austerlitz. Après s'être présenté au Major du Quartier Général, il fut commandé pour la suite de l'Empereur le lendemain matin.

Or Napoléon était souvent debout avant l'aube.

Et le 3 Décembre, le jour n'était pas encore paru qu'il demandait déjà son service pour visiter les divers emplacements où s'étaient déroulés les combats de la veille.

Le temps était toujours très froid, mais le ciel n'était plus ensoleillé lorsque l'Empereur et son escorte arrivèrent, sur les bords du lac de Satschan.

Ayant mis pied à terre, l'Empereur causait avec ses Maréchaux autour d'un feu de bivouac, lorsqu'il aperçut, flottant à cent pas du rivage, un assez fort glaçon isolé sur lequel était étendu un pauvre sous-officier russe, décoré, qui ne pouvait bouger parce qu'il avait la cuisse traversée d'une balle.

Le sang de ce malheureux avait coloré presque toute son île flottante.

A la vue de ce groupe tout chamarré d'or, entouré d'une garde

nombreuse, le blessé pensa que Napoléon devait être là. Il se souleva donc comme il put et s'écria d'une voix mourante :

— Les guerriers de tous les pays sont frères après la bataille ! Grand Empereur des Français, donne-moi la vie !

L'interprète ayant traduit cette prière, Napoléon touché, ordonna au Général Bertrand de faire tout ce qu'il pourrait pour sauver l'infortuné.

C'est alors que le jeune de Marbot, lieutenant aux chasseurs à cheval et attaché à l'état-major, eut la mauvaise inspiration d'exprimer tout haut son avis.

Le Général Bertrand l'ayant entendu :

— Il ne vous reste plus qu'à vous exécuter, Lieutenant, fit-il sévère.

— C'est à dire ?

— Vous déshabiller et vous jeter à l'eau comme vous venez de le préconiser. Vous connaissez le proverbe : « Les conseillers ne sont pas les payeurs ». Voilà le moment ou jamais d'en démontrer la fausseté !

Piqué au vif, de Marbot n'hésita pas.

Sautant à bas de son cheval, il se déshabilla malgré la température glaciale et bondit vers l'étang pour y plonger, sans la moindre hésitation.

L'eau glacée commença par paralyser le téméraire lieutenant, mais très vigoureux, bon nageur, et encouragé par la présence de l'Empereur pour qui il avait un véritable culte, il se dirigea vers le sous-officier russe à larges brasses. Robert de Brévian, à la vue des efforts de l'aide de camp, songea que sa tentative serait inefficace s'il n'était pas secondé par quelqu'un..

Il se rapprocha de son chef et lui demanda la permission de se joindre à l'officier d'Etat-Major.

— Tu veux payer ton entrée dans la Garde ! lui répondit en riant le capitaine Rouhier, vieux dur à cuire, qui s'y connaissait en hommes. Eh bien, mon gars, à ton aise ; nous allons voir de quoi tu es capable.

Pendant que Robert se dévêtait, Marbot avançait toujours, mais il éprouvait plus de difficultés qu'il ne l'avait prévu, car, si par suite du bombardement de la veille sur l'étang, l'ancienne et forte glace avait presque entièrement disparu, il s'en était formé une nouvelle couche de faible épaisseur, mais dont les aspérités aiguës entamaient la peau des bras et de la poitrine du nageur à chacun de ses mouvements.

Malgré ces obstacles gênants, Robert se mit à son tour à nager avec vigueur et parvint à rejoindre l'officier à mi-chemin du trajet qu'il s'agissait d'accomplir, alors tous deux s'aidant mutuellement continuèrent à avancer côte à côte, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le glaçon sur lequel gisait le blessé.

— Le plus fort est fait, soupira Marbot en s'accrochant à l'ilot pour reprendre haleine.

Mais il se trompait, car, dès que les deux hommes commencèrent à pousser le glaçon pour le rapprocher du rivage, la couche de nouvelle glace qui couvrait la surface de l'eau s'amoncela devant eux et, le froid aidant, finit par se ressouder en un bloc compact tandis que les sauveteurs s'épuisaient en efforts de plus en plus inutiles.

La situation devint plus tragique encore lorsque, sous la pression

de l'espèce de banquise en miniature mais d'une très grande puissance malgré tout, le glaçon sur lequel gisait le sous-officier, se fendit, menaçant de ne plus supporter le malheureux qu'un bain aurait certainement achevé.

Les deux hommes désespéraient déjà de sortir de cette terrible situation quand, tout à coup, Robert sentit le fond de l'étang sous ses pieds. Peu après le lieutenant put également se tenir debout sur ses jambes.

Dès lors, ils n'eurent qu'à prendre sur leurs épaules le glaçon avec le Russe et à les porter vers le rivage.

Tandis qu'on séchait les valeureux sauveteurs et qu'on les enveloppait de couvertures bien chaudes, Napoléon vint les féliciter.

— Encore toi, s'écria-t-il, avec une surprise évidemment feinte, en prenant l'oreille de Robert, selon son geste familier... Tu veux donc la Croix ?

Bien que dans une tenue fort inconmode, tout empêtré qu'il était dans les lainages, Robert esquissa maladroitement un salut, mais ne répondit point.

— Toujours muet, reprit Napoléon. Décidément, le bain froid ne t'a pas délié la langue. Roustan, donne une bonne lampée de rhum à ces braves. Ils l'ont bien méritée.

CHAPITRE VII

LA POURSUITE

La sanglante défaite éprouvée par les Russes avait jeté leur armée dans une telle confusion que tout ce qui avait échappé au désastre, se hâta de gagner la Galicie.

La déroute était complète. Les fuyards n'opposèrent à Murat et à ses cavaliers lancés à leurs trousses aucune résistance.

En vingt-quatre heures, plusieurs milliers de nouveaux prisonniers furent cueillis par les poursuivants. Et, l'embarras dès lors devint si grand pour nourrir et convoier ce troupeau humain que Murat dut réclamer l'envoi d'un corps d'infanterie destiné à la garde des captifs.

Le courrier portant sa missive rejoignit le Quartier Impérial, au château d'Austerlitz où Napoléon attendait avec quelque impatience le résultat de sa magnifique victoire.

Déjà, il avait envoyé la plupart de ses corps se refaire à Brünn, à Vienne, à Linz, n'ayant conservé auprès de lui que deux régiments de chasseurs et une partie de sa Garde.

Ce fut à cette dernière qu'il fit appel pour répondre à la requête de Murat. En quelques heures, le 2^e Grenadiers, pourtant éprouvé par la bataille dû se mettre en état de marche.

Personne ne protesta et Robert, déjà oublieux de sa baignade, chargea son sac avec sérénité.

Il avait pu faire ses adieux à Joli-Cœur et, bien que nouveau venu dans le régiment des grognards, il ne se plaignait pas de son sort.

— Tu as bien fait tes preuves, lui dit son sergent, avec un sourire

de bon aloi. C'est tant mieux, car si tu ne nous avais pas montré ta hardiesse en aidant l'officier de chasseurs, on t'aurait peut-être un peu tarabusté, c'est l'usage.

— Oh, vous savez, j'ai bon caractère, répliqua le jeune Grenadier avec beaucoup de calme.

— Oui, mais il paraît que l'Empereur t'a à l'œil. On dit même que tu es un ancien ci-devant, ajouta le sous-officier, cette fois sur un ton moitié figure moitié raisin.

Et comme Robert, fidèle à sa ligne de conduite, évitait de répondre :

— Oh! tu sais, aujourd'hui, ce n'est plus un crime, reprit le sergent. Les vieilles querelles, l'*Autre* les a aplanies. Bref! tu n'as que de bons camarades autour de toi, et tous dévoués. Tu auras l'occasion de le voir sacrebleu!

C'est en se rappelant, peut-être pour la vingtième fois, ce petit discours amical, que Robert, dans la matinée du 4 Décembre, après une marche assez rapide, se trouva brusquement avec sa compagnie dirigée avec trop de hâte dans une fausse direction, en face d'un important parti de Russes surgis d'un village que l'on croyait abandonné.

Dès le premier contact l'affaire s'annonça sérieuse.

Voyant, en effet, devant lui 150 hommes au plus, l'ennemi pensa qu'il en viendrait à bout avec facilité, disposant de plus de mille hommes d'excellente infanterie, de plusieurs canons et d'un escadron de Lanciers.

La première surprise disparue, le Capitaine Rouhier, se disposa à recevoir l'adversaire comme il convenait.

Cependant, vu son infériorité, et certain que son courage ne pouvait être mis en doute, il dépêcha un de ses hommes vers le lieu où devait se trouver Murat.

Puis, employant la tactique alors en usage, pour résister aux attaques de la cavalerie, il commanda de former le carré.

— Si nous ne sommes pas secourus rapidement, glissa-t-il à ses officiers, je ne donnerai pas cher de notre peau à tous.

— Ils sont à peu près dix fois plus nombreux que nous, répondit le sergent Lobjois, le même qui avait rassuré de Brévian après l'affaire du lac gelé. Il y aura de la casse, sûr et certain.

— On peut s'apprêter à nouer sa cravate, fit le voisin de Robert, un vétérân qui avait travaillé les côtes des Anglais sous Rochambeau à Yorktown, 25 années auparavant.

— Moi, je serais plutôt d'avis de leur entrer dans la bedaine, opina un autre, gaillard de cinq pieds six pouces entre les mains duquel le fusil semblait un joujou. Attendre le pruneau sans remuer, ça m'énervé!

— Bien triste pour Ton Excellence, râilla le vieux chevronné qui, son arme prête, bourrait sa courte pipe en dépit du règlement. Les énérvés font toujours mauvaise figure en face de la camarade.

Et battant le briquet, il se disposait à allumer son brûle-gueule, lorsque le premier coup de canon éclata.

On suivit dans le ciel la trajectoire lente du boulet si bien dirigé qu'il vint choir juste aux pieds du « grand énérvé », lequel s'écroula sans avoir pu répondre à son ancien.

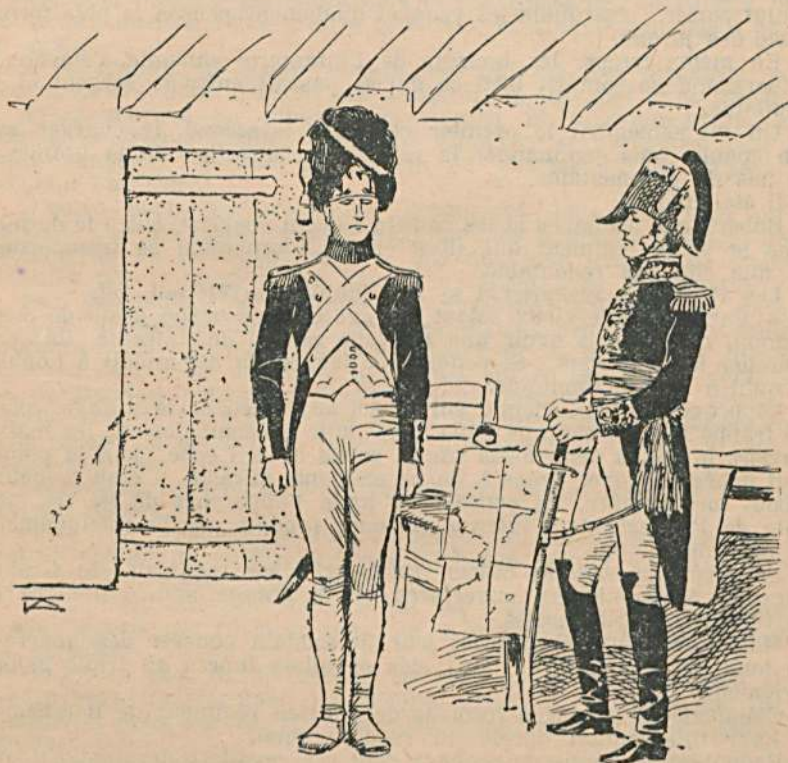
— Je l'avais prévenu, fit le vétérân avec sang-froid.

Et il ramassa son briquet arraché de ses mains, par le déplacement d'air.

Dans les dix minutes qui suivirent, les artilleurs russes réglèrent encore mieux leur tir.

Au vingtième coup de canon, il ne restait plus de la compagnie Rouhier qu'un tiers d'hommes valides, les autres étant morts ou hors de combat...

— On ne va tout de même pas se laisser tuer jusqu'au dernier,



— *Puis-je vous demander la permission de retourner là-bas?* (p. 28).

grogna Lobjois, quêtant sur le visage de son officier une grimace un rictus de découragement.

Mais, debout au milieu de ce qui restait du carré, le Capitaine semblait de marbre. Ses traits figés, son attitude peut-être un peu étrange mais empreinte d'énergie, en imposaient tellement qu'il se passa encore pas mal de temps avant que l'un de ses sous-officiers se décidât à troubler sa tranquillité.

Le motif, cette fois, en valait la peine et on s'étonnait que le chef n'eût point bronché à la vue de ce qui se préparait.

Rassurés par leur effroyable préparation d'artillerie, les Russes s'apprétaient enfin à charger les cinquante hommes demeurés debout.

Ils s'avançaient en masses profondes. La lutte était impossible, mais il restait la ressource, sinon de fuir, du moins de reculer, de retarder le choc, de s'abriter même dans une sorte de grange qu'il eût été facile depuis longtemps de prendre pour forteresse.

Lobjois, en sa qualité de plus ancien sergent (ils restaient deux encore debout) s'avança vers Rouhier, toujours immobile. Il fit dix pas, onze, douze... il s'arrêta à la distance réglementaire, salua... voulut parler... écarquilla les yeux et finalement poussa le plus formidable des jurons.

En même temps, les hourras de l'infanterie ennemie s'élevèrent, et personne ne comprit bien ce qui se passait entre le sergent et le Capitaine.

On vit seulement le premier ceinturer le second, le charger sur son épaule, puis commander la retraite en direction de la grange... au pas de gymnastique.

Il était temps.

Robert, que les balles et les boulets avaient épargné, entra le dernier dans le vieux bâtiment qui allait en un tournemain se transformer en une citadelle redoutable.

Les Russes le comprirent si bien qu'ils s'arrêtèrent net.

— Parbleu, fit le vieux soldat qui avait prévenu son géant de compagnon, nous allons avoir une nouvelle rasade de mitraille. Ils vont chercher leurs canons... Si pendant ce temps, on demandait à Lobjois ce qu'il a fait du Capitaine.

Le brave Rouhier, étendu sur le sol au milieu de la grange, avait été frappé à mort par une balle alors qu'il se tenait debout, les mains derrière le dos, à demi assis sur la garde de son épée, dont la pointe était fichée en terre. Grâce à on ne sait quel miracle, il était demeuré debout en équilibre, en conservant toute l'apparence de la vie, par suite de l'épanchement interne du sang produit par le cheminement du projectile.

Le corps du vaillant officier recouvert d'un manteau, les Grenadiers se postèrent aux ouvertures de la grange afin d'attendre le nouvel assaut des Russes.

Mais une heureuse surprise leur fit soudain pousser des hourras. Du fond de la plaine, au nord, des cavaliers lancés au triple galop, arrivaient.

C'étaient des hussards français de l'ancien régiment de Berchemy. Leur intervention décida du résultat final.

Redoutant la venue de renforts dont ces cavaliers devaient à leurs yeux représenter l'avant-garde, les Russes se replièrent avec rapidité.

Une exclamation joyeuse poussée par les Grenadiers salua ce mouvement de retraite.

Et incapables de maîtriser leur ardeur, les cinquante survivants bondirent de la grange pour courir au devant de leurs libérateurs.

CHAPITRE VIII

L'ENTREVUE DE POLENY

Après la réunion des Grenadiers et des Hussards, les Russes, tout en faisant montre d'une grande prudence, ne cherchèrent pas à éviter le combat.

Il en résulta un nouvel engagement qui fut très meurtrier pour nos cavaliers dont l'effectif ne dépassait guère sept cent sabres.

Ayant marché au canon sans soutien ni renseignements, leur colonel se trouva bientôt dans une situation si périlleuse qu'il lui fallut songer à se tirer rapidement du guépier où les Russes en reculant l'attiraient.

D'autre part, les Grenadiers devenaient plus une gêne qu'un appoint. Car s'il était possible aux hommes à cheval de valoir rapidement, ils ne pouvaient le faire dès que leur marche se trouvait retardée par le souci de se tenir en contact avec l'infanterie.

Par malchance, ce régiment de hussards manquait de cadres; et, comme presque tous les hommes étaient alsaciens, merveilleux sabreurs mais peu instruits, incapables pour la plupart de lire une carte ou de répéter un ordre, le Colonel dut se résoudre à demander s'il se trouvait parmi les Grenadiers un homme sachant monter à cheval, pour prendre la tête de six de ses hussards et rejoindre avec cette escorte la division de Bessières qui devait se trouver à sept ou huit lieues vers le nord.

Le sergent Lobjois, après avoir réfléchi durant quelques secondes désigna Robert.

— Je vous réponds de lui, ajouta-t-il. Il parle peu, mais il est instruit comme un évêque et brave. Quant à monter à cheval, il doit s'y connaître, n'est-ce pas, jenot ?

Directement interpellé, de Brévian dut avouer que dans sa jeunesse, il avait appris aux côtés de son père à caracoler, et même à franchir les obstacles.

— En ce cas, fit le Colonel, tu vas partir sur le champ. Il te faudra peut-être traverser des groupes ennemis... Arrange-toi... Si tu réussis, tu nous sauves, si tu échoues, c'est notre mort, car pour me rendre...

L'officier n'acheva pas. Il serra la main de Robert et le laissa s'éloigner.

Promu aussi soudainement au grade de brigadier provisoire, de Brévian ne s'embarrassa point dans un long discours pour donner à ses hommes les instructions indispensables.

Il avait reçu la mission de joindre Bessières, son but était précis, et il parlait trop mal l'allemand pour se faire comprendre de sa petite troupe autrement que par geste.

Il leva donc le bras, rendit les rênes à son cheval et s'élança.

Tout en galopant et tandis que les autres le suivaient, un peu interloqués de se voir sous les ordres d'un fantassin, même appartenant à la Garde de l'Empereur, Robert examina la carte qui lui avait été remise au moment du départ.

La contrée qu'il s'agissait de parcourir était difficile : des vallons

étroits sillonnés de minces cours d'eau qui descendaient des hauteurs bouchant l'horizon, des futaies, beaucoup de broussailles avec ça et là, quelques fermes toutes abandonnées par leur propriétaire.

De Brévian eut besoin de toute son attention pour se diriger dans ce dédale, en dépit des indications de sa carte, assez bien dressée mais à une échelle ne permettant pas les détails précis.

Enfin, après quatre heures de marche, et sans avoir rencontré d'obstacles sérieux, la petite troupe arriva au village de Garitz occupé par le Maréchal Bessières.

Ce dernier, reconnaissant le jeune grenadier qu'il avait vu dans le bureau de Bertrand et en face de l'Empereur lors de la remise des trophées, l'accueillit avec un sourire.

Puis, lorsque Robert lui eût décrit le dur combat des grognards, l'intervention des hussards et le péril où ils se trouvaient, il dit :

— Très bien! Ton exposé aurait plu à l'Empereur... Ne t'inquiète pas pour tes camarades, je leur envoie du renfort...

— Puis-je vous demander la permission de retourner là-bas ? fit de Brévian... Je connais la route, cela peut servir, vu l'urgence.

Le Maréchal, qui s'était plongé dans l'étude d'un document de haute importance, releva la tête et ses yeux perdus dans le vague finirent par se fixer sur le visage du jeune homme. Longuement, Robert dut supporter le regard clair de celui que Napoléon considérait comme le plus judicieux de ses lieutenants.

Enfin, le Maréchal prononça lentement :

— J'ai une autre mission à te confier. Il y a dix minutes, j'ai adressé au Grand Quartier un de mes aides de camp. Il portait à l'Empereur un message confidentiel du plus grand intérêt. Seulement, je crains, les routes n'étant pas encore très sûres, que mon envoyé ne soit retardé, si ce n'est pire... Je vais donc t'envoyer en doubleur à Austerlitz. On te donnera un cheval frais; crève-le, mais arrive avant minuit. Tu demanderas à voir l'Empereur en particulier.

— Mais, fit Brévian, que la stupéfaction et un indicible émoi avaient rendu plus rouge que son plumet, sa Majesté me recevra-t-elle ?

— Tu montreras ce laissez-passer, répliqua le Maréchal en tendant un pli au jeune homme. Et quand tu seras en présence de sa Majesté, tu lui remettras ce rouleau... A lui seul, tu me comprends bien ?

Robert, s'inclina.

Quelques minutes plus tard, il sautait en selle, et après une course vertigineuse, il s'arrêta devant le portail du château d'Austerlitz.



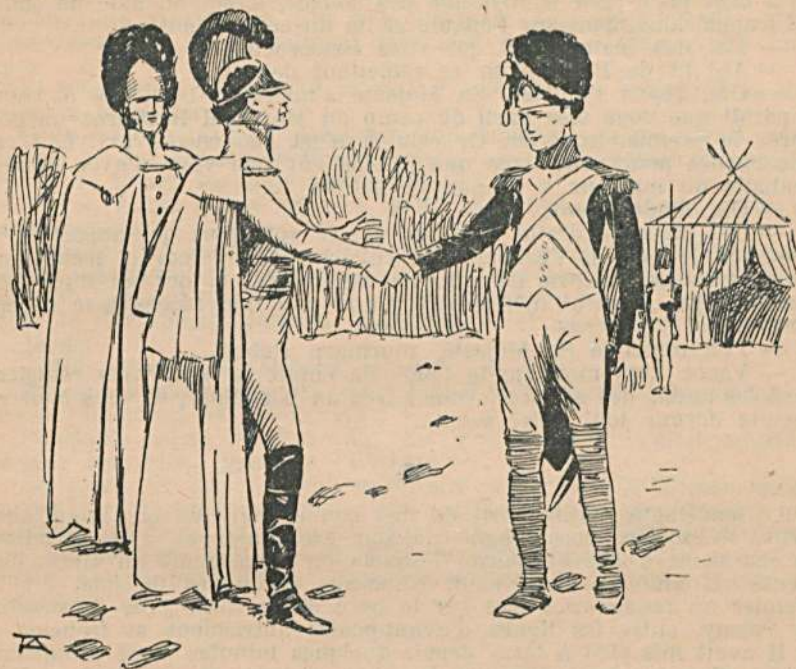
Comme l'avait prévu le Maréchal Bessières, il suffit à de Brévian de montrer son laissez-passer pour être aussitôt amené devant Napoléon.

Celui-ci arpentait, les mains croisées dans le dos, un immense salon qui lui servait de cabinet de travail.

Il s'arrêta à la vue du jeune homme qu'il ne voulut pas reconnaître, s'empara avec brusquerie du rouleau et, courant vers la table qu'éclairait un chandelier à branches multiples, déroula fébrilement le papier.

Lorsqu'il releva la tête, un sourire de triomphe éclairait sa physionomie.

— Tu peux disposer, fit-il simplement à l'envoyé de Bessières...



— *Mon cher Marquis, s'écria-t-il en lui tendant les mains (p. 31).*

Et, au moment où le pauvre de Brévian, déçu, ouvrait la porte, il ajouta :

— Tu diras à l'officier de service dans l'antichambre de venir me rejoindre.

— Dehors, Robert fut immédiatement entouré par les membres du petit Etat-Major qui stationnaient dans l'attente des événements.

Tandis qu'il leur racontait les heures terribles qu'il venait de traverser, des aides de camp arrivaient porteurs d'ordres, de missions, de nouvelles. Bientôt on sut ce que contenait le fameux rouleau que Robert avait apporté à franc étrier : François II d'Autriche demandait la paix. Il sollicitait une entrevue...

Et un peu plus tard, un bruit courut :

Cette entrevue aurait lieu le lendemain dans la matinée. Les deux souverains se rencontreraient à quelques lieues d'Austerlitz, sur le bord de la route.

Dès lors, chacun se mit à se démener pour obtenir la faveur d'accompagner le Maître.

Seul, de Brévian ne fit rien pour essayer d'être de l'escorte. Affalé sur un fauteuil de l'antichambre, moulu, à bout de forces, terrassé par la fatigue et l'émotion, il s'endormit.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. Il y avait peut-être une heure :

qu'il était parti pour le royaume des songes, lorsqu'un aide de camp lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit en souriant :

— J'ai des instructions qui vous concernent...

— Ah! fit de Brévian en se remettant debout.

— Oui, reprit l'officier, Sa Majesté s'intéresse beaucoup à vous. Il paraît que vous êtes parti du camp du Maréchal Bessièrès un peu après le premier courrier. Or celui-ci n'est pas encore arrivé. C'est une chance pour vous, bien que je sois sûr que vous n'avez jamais souhaité du malheur à ce pauvre garçon.

— Oh! évidemment...

— Oui, mais le destin a voulu que ce soit vous qui apportiez la demande de paix de l'Empereur d'Autriche, l'Empereur a décidé que vous seriez de l'escorte demain. Faveur insigne et qui est d'un très bon présage. Je dirai même qu'il s'agit là d'une récompense exceptionnelle.

— J'en remercie Sa Majesté, murmura Robert.

— Venez avec moi, ajouta l'aide de camp. Je vais vous remettre dans les mains des services, vous aurez un bon dîner, et vous pourrez ensuite dormir tout votre saoul...



Le lendemain matin, parti de fort bonne heure du château d'Austerlitz, Napoléon, accompagné de son Etat-Major et d'un escadron de chasseurs à cheval, parmi lesquels on remarquait un Grenadier monté en uniforme tout neuf, Napoléon rayonnant de joie, fut le premier au rendez-vous fixé sur le bord de la route près du moulin de Poleny, entre les lignes d'avant-postes autrichiens et français.

Il avait mis pied à terre depuis quelques minutes et se promenait autour d'un feu improvisé par les chasseurs lorsque, voyant arriver l'Empereur d'Autriche, il alla à lui et l'embrassa cordialement.

Spectacle bien fait pour émouvoir que celui d'un Empereur successeur de Charles Quint venant s'humilier et solliciter la paix auprès d'un petit gentilhomme corse, naguère sous-lieutenant d'artillerie, que ses talents, les circonstances et le courage des armées françaises avaient élevé au faite du pouvoir et rendu l'arbitre des destinées de l'Europe.

Napoléon n'abusa pas de la situation dans laquelle se trouvait son adversaire malheureux. Il fut plein d'égards, d'une politesse extrême autant que les témoins placés à distance purent en juger.

Un armistice fut convenu, et, tandis que les bases en étaient discutées, les Etats-Major des deux souverains furent autorisés à échanger quelques propos aimables.

Soudain de Brévian, qui avait été rejoint par le lieutenant Marbot et amené par lui à proximité du groupe des aides de camp, aperçut dans l'escorte de l'Empereur d'Autriche un grand Capitaine de cavalerie à l'uniforme rappelant beaucoup celui des dragons de Marie-Antoinette.

L'ayant fixé avec plus d'attention, quelle ne fut pas la surprise du jeune homme en reconnaissant son cousin, M. de Corville, probablement délégué ou transfuge de l'armée de Condé.

Robert balançait encore sur l'opportunité de se faire reconnaître par son parent, lorsque ce dernier tourna la tête vers lui et après l'avoir dévisagé à son tour, s'avança à sa rencontre :

— Mon cher Marquis, s'écria-t-il en lui tendant les mains avec une certaine exagération très à la mode sous Louis XV. Mon bien-aimé cousin, je suis vraiment fort aise de vous presser sur mon cœur.

Et joignant le geste à la parole, il referma ses grands bras sur le jeune grenadier.

Cette reconnaissance d'autant plus curieuse qu'elle avait pour acteurs un des favoris de François II et un simple soldat fit aussitôt l'objet de toutes les conversations.

Il s'en fallut même de peu qu'elle ne déclenchât une sorte de petit scandale.

— Mon bon, persifla le Prince de Lichtenstein en attirant vers lui M. de Corville, vous avez de bien amusantes relations. Ce.. soudard fut peut-être jadis de votre domesticité ?

— Je l'ai appelé Marquis, cher Prince, et assez fort pour qu'on l'entende.

— Un Marquis de Molière, alors ?

Et sans vouloir entendre d'explications, le personnage tourna le dos à l'infortuné M. de Corville.

Pourtant, parmi les Français une vive curiosité s'était emparée de tous les jeunes gens de l'Etat-Major.

Ils firent si bien, surent interroger avec tant d'adresse qu'au moment de remonter à cheval, l'entrevue terminée, tous savaient que le Grenadier de la Garde avait pour nom Robert-Arthur de Brévian que ses père et mère avaient péri sur l'échafaud et que, seule sa fidélité au sol natal l'avait poussé à prendre sa part du danger de la guerre.

EPILOGUE

Huit jours se sont écoulés depuis la conclusion de l'armistice.

L'Empereur est à Vienne entouré de tout ce que l'Autriche possède de hauts dignitaires, de diplomates, de généraux accourus dans l'espoir d'obtenir du vainqueur des conditions avantageuses pour leur malheureux pays.

Schoenbrunn, Palais des Habsbourg, est devenu résidence française. Ce matin-là dans le cabinet de François II, Napoléon I^{er}, en fête avec un jeune sous-lieutenant de sa Garde, semble avoir oublié ses terribles soucis, pour se livrer à une conversation tout intime.

— Il aura donc fallu cette rencontre avec votre cousin pour que je sache votre nom, de Brévian, votre nom et votre passé... Alors que plus de vingt fois j'ai eu l'occasion de voir votre sœur à Saint-Cloud auprès de la Dame d'Honneur de l'Impératrice...

— Madame d'Houlvines a été pleine de bonté, en effet, pour Lucile, Sire...

— Et vous, d'un entêtement rare, avouez-le, lieutenant ?

— Sire, je vous ai expliqué avec franchise les raisons que j'avais de vous craindre.

— Oui, je les ai comprises. Et si j'ai tant tardé à vous récompenser, c'est parce que je voulais que vous m'aimiez d'abord comme les autres... C'est chose faite maintenant, aussi vais-je à mon tour vous demander une grâce, mon ami.

— Oh! Sire, à moi?

— Parfaitement. Je reçois une lettre de l'Impératrice m'annonçant que votre sœur a du penchant pour un officier des Gardes d'Honneur, le capitaine Martiaux. C'est un bon soldat et je serais heureux d'avoir votre assentiment à cette union.

Et pour achever de conquérir le jeune officier :

— Vous m'avez demandé, je crois la nomination d'un certain Joli-Cœur dans ma Garde... Eh bien! donnant, donnant, acheva l'Empereur avec le sourire plein de charme qu'il savait esquisser lorsqu'il le voulait.

Cette fois encore, Robert se trouva dans l'impossibilité de répondre, vaincu par tant de magnanimité.

Mais si ses lèvres refusèrent de s'ouvrir, il put s'incliner devant Napoléon, saisir la main qui lui était offerte et la porter à ses lèvres.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

Le volontaire de Valmy

par Léonce PRACHE

— Mâtin, quelle terrible vie!... Je me sens la tête perdue et comme étourdi, murmura Jacques Bréval en se laissant tomber sur une haute borne servant aux cavaliers pour monter à cheval.

On était au 11 août 1792. La veille, le peuple des faubourgs s'était porté vers les Tuileries, exaspéré par les menaces du duc de Brunswick, commandant de l'armée prussienne qui parlait d'incendier Paris si on molestait Louis XVI et la famille Royale.

Le château avait été pris d'assaut en dépit de la défense héroïque des Gardes-Suisses et de quelques gentilshommes dont bon nombre avaient payé leur dévouement de leur vie.

Le Roi, la Reine et leurs enfants s'étaient réfugiés au sein de l'Assemblée nationale. Celle-ci, dans la nuit, avait décrété l'abolition de la royauté et ordonné de transférer Louis XVI et les siens à la prison du Temple.

Dans ces conditions, l'effervescence de la veille était loin d'être calmée; Paris gardait sa physionomie des grands jours de révolution. Presque toutes les boutiques étaient fermées; les nobles qui n'avaient point encore émigré se terraient au fond de leurs hôtels ainsi que la plupart des bourgeois.

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

N° 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ.

N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.

Pour paraître Jeudi prochain :

N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.

—  **EN VENTE PARTOUT**  —

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)